

Le transfert et la résistance de l'analyste

Un rêve :

Groupe de touristes, nous visitons. J'ai le sentiment d'être en Hongrie et le voyage est organisé par mon ami H. Nous descendons un éboulis de grosses pierres grises. Il faut trouver un chemin dans ce chaos. C'est moi qui le trouve. Nous descendons en oblique par rapport à la pente. Nous arrivons à une petite ville, que l'on visite. Dans le groupe se trouvent deux filles homos ainsi qu'un deuxième couple d'homosexuelles.

Ces deux couples et moi, nous roulons dans des immeubles mobiles (sic !) jumeaux. Ces immeubles sont composés de plusieurs gros cubes, comme de gros lego, dont un dernier au sommet. Ça leur confère un aspect de pyramide tronquée sur deux faces qui sont donc verticales, tandis qu'une troisième face descend vers le sol selon les degrés formés par les cubes. Puisqu'ils sont mobiles j'imagine de petites roues en dessous, mais elles ne se voient pas.

Selon une chronologie régulièrement inverse, avant, nous étions arrivés sur un plateau, au sommet. Au centre, une voie ferrée flanquée d'immenses portiques de part et d'autre, aux ouvertures semi circulaires. On franchit d'abord un portique, puis la voie, puis l'autre portique. De l'autre côté, nous avons visité des ruines d'apparence romaines, présentant des arches assez semblables aux portiques que nous venons de franchir. Puis nous sommes revenus. Nous avons retraversé la voie ferrée et c'est là que nous avons descendu l'éboulis de pierres, début du récit. Après avoir visité la ville du bas, nous sommes remontés, non par le chemin oblique emprunté à l'aller, mais par un sentier montant droit vers le plateau, et longeant la ville sur sa gauche. Ça fait un peu comme à Meudon, le début de mes trajets de rando qui, dans la forêt, longent la ville par une pente assez rude.

H nous montre un plan des ruines à visiter, avec un monument, plus loin. Sur le plan sont indiqués des emplacements pour se garer. De chaque côté d'un croisement, deux emplacements triangulaires à angle droit en marquent les limites. On va donc y garer nos immeubles mobiles, les deux couples d'homofemmes et moi. Puisque nous avons des immeubles jumeaux, ils vont se placer exactement sur les lignes dessinées sur le plan. On va donc contribuer à la création du paysage urbain.

Ce rêve me rappelle mes randonnées en Bulgarie organisées par H. Elles sont déplacées en Hongrie, je ne sais pourquoi. Je n'ai jamais foutu les pieds en Hongrie, ni jamais eu envie d'y aller.

La veille, j'avais reçu X, mon analysant. Il m'avait expliqué que chaque fois qu'il est avec un garçon qu'il aime, ce garçon tombe impuissant ou ne veut plus de lui. Par contre, un garçon qui ne l'intéresse pas va s'intéresser à lui. Or, dit-il, il s'est passé la même chose avec moi, son analyste : j'ai fait des remarques et posé des questions lorsqu'il parlait de son enfance et de ses rêves, mais dès qu'il parlait de sa relation avec les garçons, je ne disais plus rien et, pire, je me suis endormi : mon écoute est impuissante. Comme lorsqu'il est en relation avec un homme qu'il désire. Donc, il a été en colère grave, comme il est en colère contre tous ces garçons qui tombent impuissants dès qu'il les désire. Il a cessé de me voir pendant quelques semaines, puis il est revenu m'expliquer ça.

Je lui dis : l'inconscient nous a joué un tour à tous les deux. Je lui explique que, dans ma vie de veille, je n'ai aucune aversion pour les homosexuels ou l'homosexualité. Mais j'ajoute : j'ai fait ce rêve à propos des homosexuels (je lui raconte le rêve ci-dessus) qui indique que j'ai inconsciemment très peur des homosexuels, à entendre : j'ai très peur de devenir homosexuel. Donc, quand vous parlez de vos relations homos, quelque part, je ne veux pas entendre.

De même, j'ai coupé mes relations avec Y, un ami, à partir du moment où il s'est régulièrement habillé en femme. Les deux, les homos, donc X et Y, me présentifient la castration. Je n'en veux à aucun prix.

J'ai dit tout ça à X, sans parler de Y toutefois, qui n'a rien à voir dans l'histoire entre X et moi.

Les homosexuelles femelles, ça permet de parler d'homosexualité de façon atténuée ; je ne suis, en principe, pas concerné puisque je ne suis pas une fille. Ainsi, je ne risque pas de castration, puisque dans leur cas, c'est déjà fait.

Il y a deux couples d'homosexuelles, ce qui redouble la gémellité. Ce n'est pas sans me mettre la puce à l'oreille. De quoi ? nous allons voir.

Nous visitons des ruines gréco-romaines qui sont les restes de mes souvenirs de cette période très ancienne de ma mémoire. Le chaos des éboulis est un Réel. Il est situé entre deux villes jumelles elles aussi, l'une dans la vallée, l'autre sur le plateau. De même, les portiques sont jumeaux de chaque côté de la voie ferrée, jumeaux avec d'autres portiques dans les ruines, comme ces emplacements de parking, ces immeubles mobiles et les deux couples d'homosexuelles. C'est cette répétition des gémellités qui a fini par me mettre sur la piste de mes deux grands frères, qui sont jumeaux, et donc le viol de plus en plus probable qu'ils m'ont fait subir, et qui explique ma peur des homos. Je dois donc corriger ma première formulation : je n'ai pas peur d'être homo, mais d'être violé par des garçons.

Et puis, visiblement, j'aime trop les femmes.

Les portiques, représentation du trou entre les jambes, peu importe lequel, permettent une représentation de l'acte sexuel avec un pas de côté de 90° organisé par la censure : d'habitude le train-phallus passe dans le tunnel ou sous les portiques. Là, il passe entre les portiques, qui ne cessent de se répéter pour bien faire entendre leur gémellité.

La Hongrie me rappelle le jeu de mots de mon père : on grois ça. Mais surtout ça me rappelle un hongre, qui un cheval mâle castré. On grois ça, croyance que la castration est un effet de la relation homosexuelle, car elle m'a mis dans une position féminine. D'où ma trouille dès que quelque chose d'une relation homosexuelle masculine se présente, ou un homme habillé en femme. Je deviens impuissant dans mon exercice, c'est-à-dire que je perds toute écoute. Je ne me laisse pas pénétrer, même par la parole de l'autre.

Ce n'est pas la première fois que je m'endors en écoutant des analysants sur le divan. Mais ce n'est pas toujours la même explication. Pas de modèle standard en analyse. Je sais cependant que ça arrive à tous les analystes. Quand j'étais analysant, c'est arrivé au mien, qu'un jour j'ai dû aller drôlement secouer pour parvenir à le réveiller, tellement il était profondément assoupi. J'en ai parlé parfois avec quelques collègues qui osaient l'évoquer. A l'époque, ça nous faisait rigoler en chœur : c'était la preuve que nous étions branchés sur l'inconscient. Nous continuions à écouter dans notre sommeil ! aujourd'hui, je ne rigole plus : ces explications m'apparaissent comme des commodités permettant de nous dédouaner en évitant les interrogations.

Je rappelle que Freud est parti de l'hypnose. Hypnose, de *ηύπνοσ*, le sommeil, en grec. Il mettait ses patients sous hypnose pour les faire accoucher du souvenir traumatique. Puis une de ses patientes l'a quasiment forcé à entendre ses rêves. D'où sa réflexion, que je reconstitue par la mienne, car il ne dit pas exactement ça, si ma mémoire est bonne. Je dis : de l'hypnose

au rêve, il n'y a qu'un pas. Pas besoin de créer un « sommeil » artificiel pour faire parler les gens, puisqu'ils ont déjà leurs rêves. De plus, l'hypnotiseur parle beaucoup, et soumet le patient à son autorité, ce qui est le ressort de l'exercice. On s'endort lorsqu'on reconnaît inconsciemment cette autorité parentale qui vous enjoint d'aller dormir. Freud, instruit de la richesse de ses propres rêves, a donc inversé le processus. Il n'hypnotise plus, il écoute les rêves. Le divan est un reste de cette technique : on allongeait les gens pour les mettre sous hypnose.

Cette inversion entraîne le risque exactement inverse : c'est l'analyste, bercé par les paroles de l'analysant, qui s'endort. Spécialement s'il est fatigué certes, s'il a passé une mauvaise nuit, certes, mais également si les paroles de l'analysant réveillent des souvenirs désagréables frappés par le refoulement. L'explication est donc l'inverse de celle que nous nous donnions entre collègues lorsque, autrefois, nous parlions du phénomène. L'endormissement serait une expression de la résistance de l'analyste et non de la qualité inconsciente de son écoute. Le sommeil c'est quand même un retrait narcissique, c'est-à-dire un repli sur soi, un désintérêt du monde, et donc de l'autre qui est là continuant à parler.

Insatisfait de ces premières explications, j'ai commencé à chercher. Il y a déjà bien longtemps, m'étant endormi dans une séance avec un autre analysant, G, à la fin de la séance, je lui avais demandé de se mettre dans le fauteuil. Je lui avais expliqué que je m'étais endormi et je lui demandais ce qu'il en pensait. Celui-là n'avait pas du tout éprouvé la moindre colère : il s'était interrogé sur l'ennui qu'il pouvait distiller par son discours. J'avais pensé que ce petit échange allait changer les choses.

Pas du tout. J'ai recommencé à m'endormir régulièrement avec cette personne-là. Comme c'était avec personne d'autre ou presque, je m'étais demandé ce qui, dans son discours, pouvait créer un tel état de choses. Je n'avais rien trouvé. Je m'étais dit : alors, il faut que j'intervienne plus, que je sois dans un dialogue afin de me maintenir éveillé. J'y parvenais très bien en début de séance. Puis, mes interventions devenaient de moins en moins fréquentes, et je me laissais aller à une douce torpeur hypnotique. Oh, pas longtemps, le plus souvent quelques secondes seulement. N'empêche, le problème était toujours là.

Jusqu'au jour où je lui ai proposé de revenir sur le fauteuil définitivement. Depuis, je le reçois en face en face, j'interviens beaucoup et je ne m'endors plus. Le problème est-il résolu ? oui, car je l'écoute sans discontinuer, tout en gardant le principe freudien de l'attention flottante. Non, car je ne sais toujours pas pourquoi c'était avec lui que se posait cette question.

Instruit de l'expérience, aujourd'hui, chaque fois que je constate qu'un nouvel analysant m'endort, je le remets immédiatement sur le fauteuil. Et, d'une manière générale, j'interviens beaucoup plus. Finalement, il est devenu de plus en plus rare que je propose le divan aux nouveaux analysants, nonobstant les dizaines d'écrits que j'ai pu produire autrefois pour expliquer et justifier l'usage du divan.

Cet épisode avec X me fournit une piste pour mon travail avec G. Il se trouve que ce dernier m'a raconté un épisode de viol dans son enfance. Serait-ce aussi cela que j'ai eu du mal à entendre ? Pourtant, consciemment, je n'avais pas la moindre impression que cela me causât quelque trouble que ce fût. De même que consciemment, je n'ai pas la moindre aversion pour l'homosexualité.

Il reste un point de mon rêve que je n'ai pas analysé : la présence de l'ami H, organisateur du voyage. Il a dix ans de plus que moi, mes frères, 11 ans. Ça crée une proximité. D'ailleurs il m'était déjà arrivé de rêver de lui et mon amitié m'avait fait le qualifier de « grand frère », qui aurait eu les traits sympathiques que mes frères n'avaient pas eux. Un jour, en descendant du point culminant de la Bulgarie, nous traversons un vaste éboulis de très grosses pierres lorsque son bâton de marche s'enfonça brutalement dans un trou, le précipitant à terre. Il était juste à côté de moi et je m'étais empressé de l'aider à se relever. Ça m'avait impressionné, cette chute. Je ne peux pas m'empêcher de penser que le bâton dans un trou, c'est

une métaphore de l'acte sexuel... homosexuel, car c'est un homme, c'est mon ami, nous marchions de concert et je le tenais pour quelque chose comme mon grand frère. Il s'en déduisait que, de l'acte homosexuel ne pouvait résulter qu'une chute grave, assimilable à la castration, puisque dans mon rêve nous sommes en Hongrie, et que c'est lui qui nous désigne les emplacements de parking jumeaux. Dans l'écriture du rêve, je fais suivre de cette indication un démenti des linguistes : en me garant exactement à l'emplacement désigné sur la carte, je fais en sorte que carte et terrain correspondent exactement. Cela serait l'interprétation la plus lacanienne, mais il y a un au-delà. Les places de parking vides sont des trous que viennent boucher les immeubles jumeaux. « Nous » pilotons donc des phallus dans une autre métaphore de l'acte homosexuel. Je reproduis le viol comme si c'était moi qui le perpétrais, à la place des jumeaux, avec pour gain le contrôle d'un événement où j'avais été objet. Je redeviens le sujet qui organise la représentation faute d'avoir maîtrisé la réalité. En représentation du sujet, la maison, on ne fait pas mieux.

Par rapport à l'idée lacanienne des jeux de mots, ici il n'y en a qu'un, c'est « Hongrie ». Le reste du message repose sur une topologie répétée de la symétrie, tant dans les relations, les jumelles homosexuelles, que dans les lieux. H était un partisan de l'interprétation par jeux de mots. Ça nous avait rapproché un temps, puis ça nous a éloignés, puisqu'il en est resté là tandis que j'avançais à la découverte de nouvelles contrées.

mardi 17 décembre 2019



